

VOGUE

societe.union@sonapresse.com

Quel avenir pour la mode gabonaise ?

Frédéric Serge LONG
Libreville/Gabon

EN perte de vitesse depuis quelques années, pénalisée davantage par la pandémie de Covid-19, la mode gabonaise est dans l'impasse. Alors qu'elle avait réussi à se faire un nom dans le passé avec des marques telles que Leamono, qui avait dépassé les frontières nationales, ou des créateurs comme Olga'O et sa politique spéciale de promotion du raphia au point d'en avoir fait une vitrine de notre pays.

Plus loin dans le passé, il y a eu la participation de Pierre Kassa au festival des arts nègres en 1970 à Lagos (Nigeria) où sa collection inspirée du pagne Okoroé, l'avait conduit aux ateliers d'Yves Saint Laurent. On se souvient également de Claudia Pea, qui avait remporté le concours mondial de top model en 2005, Chouchou Lazare avec le 1er prix de création à la Biennale internationale design de Saint-Étienne en 2002, la Nuit de la mode africaine avec Naomie Campbell en 1996, les journées culturelles thématiques (2006-2007), etc.

Pendant la décennie 90-2000, on a vu des créateurs talentueux comme Beitch Faro (perdue de vue depuis plusieurs années déjà) et sa technique à base d'écaillés de poisson, Jacques Simon (avec les écorces de bois en accessoires), Angèle Epouta avec ses tenues inspirées des feuilles de bananier, Safou et la technique du sachet, Oscar Ozimo qui se sert des épines de porc-épic, etc. Malgré l'apparition d'une nouvelle génération plus dynamique (avec Yezdad design, Alban design, Sun Alejandro, Danielle Line, Annelia Théodose, etc.), la mode gabonaise éprouve toujours du mal à émerger au plan local, et pire encore, à se créer une place sur l'espace continental.

Tout ne semble pas perdu, pour autant. "Il faut d'abord encadrer ce secteur au plan juridique. Les entreprises et acteurs de la mode ne doivent plus fonctionner dans l'informel. Après, il restera juste à régler des problèmes de technique, de travail, de qualité et d'aide à la création", pense Alain Pambou Mitingou, formateur de mannequins et responsable de l'agence Top mannequin. Ceci permettra de spécifier les domaines de la mode et de faire la part des choses entre les stylistes, modélistes, couturiers, tailleurs, maroquiniers, accessoiristes, etc.



Argument que partage Christ-On, styliste modéliste et président de la Fédération gabonaise des acteurs de la mode. Selon lui, organiser les professionnels en association serait un atout supplémentaire.

Pour Chouchou Lazare, la création d'usines de textile, comme Sotega autrefois, constituerait un grand pas en avant. "Elles nous permettraient d'imprimer des pagnes avec des motifs traditionnels chargés

de notre histoire, culture, etc.", ajoute-t-il.

Rien n'est donc perdu. Il faut juste un peu de volonté, d'ingéniosité et d'actions concrètes pour tout relancer et faire en sorte que les

modèles des créateurs gabonais s'arrachent comme ceux de Pathé'O, Zak Koné, Lafalaise Dion en Côte d'Ivoire; Alpha Di (Niger) ou encore Imane Ayissi, Blaz design, Fese Eva, Kreyan (Cameroun).

Le raphia, un atout pour booster le secteur de la mode ?

F.S.L.
Libreville/Gabon

MÊME s'il n'est pas spécifique au Gabon, et qu'on la retrouve dans plusieurs pays à travers le monde, dont Madagascar où l'industrie de tissage est fortement développée, le raphia est très prisé dans notre pays et s'illustre, d'ailleurs, comme le matériel de base de toute création vestimentaire. Avec l'industrie qu'elle avait mise en place, la styliste-modéliste Olga O en avait fait une véritable référence pour le Gabon à l'international. Malgré sa splendeur et sa renommée, cette fibre textile reste encore largement sous-exploitée et réduite à la simple utilisation traditionnelle et rituelle. "La valorisation du raphia du Gabon doit être une priorité culturelle du pays. Pourquoi ne pas mettre en place une politique culturelle, qui se construirait en cohérence avec les axes de développement des autres

politiques publiques ? Pourquoi ne pas créer un lobbying national afin d'attirer plus de personnes dans la filière qui rassemble plusieurs métiers, pour défendre ce patrimoine", pense Mireille Nzoubou-Piga, créatrice de mode et promotrice de la culture du mariage coutumier gabonais.

Mais encore faut-il songer maintenant à son industrialisation. "On peut essayer de le ramollir, d'affiner le fil, de l'associer à d'autres textiles tels que le coton, la soie, pour la rendre plus souple et malléable", propose Chouchou Lazare.

C'est une solution qui peut aussi s'envisager, suggère Christ-On, sous l'angle du regroupement des tisserands en coopératives, avec des rémunérations fixes. Ce qui permettrait au raphia du Gabon de se hisser au rang du Kita au Ghana, du Faso Dan Fani (Burkina Faso), du Kanvô (Bénin), du Bogolan (Mali) ou encore du pagne Baoulé (Côte d'Ivoire).



Photo: DR

Photo: DR/L'Union